

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Direction and Temperature. Rows include Du 15 mars 1910, Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, etc.

LA COMMISSION NEO-ORLEANAISE A WASHINGTON.

Ainsi que nous étions en droit de nous y attendre, la Commission néo-orléanaise qui est à Washington, dans le moment, travaillant à gagner l'appui du congrès et du gouvernement fédéral au projet qu'elle a conçu de célébrer l'ouverture du canal de Panama par une Exposition universelle ou pan-américaine, a été heurcée dans ses démarches premières; mais le sera-t-elle dans ses dernières pour l'heure, nous ne pouvons que l'espérer.

Parti samedi soir, la Commission arrivait dans la Capitale le lendemain matin, et, sans délai, se mettait à l'œuvre; avait avec nos sénateurs et représentants au Congrès une consultation et s'assura de leur concours empressé. Peu de temps après, ayant à sa tête les sénateurs McEnery et Foster et le représentant Broussard, la Commission se rendait à la Maison Blanche, où l'attendant un accueil vraiment charmant, car M. Taft, dont on connaît l'invariable politesse et l'extrême bonhomie, a eu un mot aimable et un sourire gracieux pour chacun des visiteurs. C'est le gouverneur Sanders qui, le premier, a adressé la parole au Président et pour expliquer à celui-ci l'objet de la visite de la Commission, il a prononcé un mot qui, par lui-même, a fait fortune, parce qu'il a couru les rues de Washington pendant toute la journée; il a dit à M. Taft: mes collègues sont venus pour vous donner des renseignements désintéressés.

entretien qui n'a pas été moins encourageant que celui qu'elle avait eu avec le Président; mais c'est ce qu'on appelle peletier avant partie, car c'est au Sénat et à la Chambre des Représentants que se discutent les titres des deux ou trois villes qui réclament le privilège de donner chez elles la grande fête du travail et de l'industrie pour célébrer l'union des deux océans. M. Janvier, d'ailleurs, a fait un éloquent plaidoyer dans les salons présidentiels; il a fait ressortir les nombreux avantages qu'offre la Cité du Croissant pour la tenue d'une Exposition digne de l'important événement qui marquera une ère nouvelle dans la navigation; la proximité de la Nouvelle-Orléans du grand canal, son incomparable climat, ses ressources inépuisables et l'hospitalité de sa population sont autant de titres au privilège qu'elle réclame.

RETOUR DE RUSSIE... M. d'Estournelles de Constant conte ses impressions.

Il dit quel chaleureux accueil fut réservé à Pétersbourg et à Moscou aux parlementaires français. Le groupe interparlementaire français de l'arbitrage, que préside avec tant d'autorité M. d'Estournelles de Constant, a entrepris une grande œuvre, belle entre toutes: le développement du pacifisme. Depuis sa création, qui est assez récente, il s'est efforcé de rapprocher les autres pays de la France, de resserrer les liens qui unissaient déjà certains peuples au peuple français, de consolider des amitiés. A cet effet, il s'est rendu en Angleterre, en Allemagne, en Scandinavie, etc. Il revient enfin de Russie, où il est allé visiter les membres du Parlement de la nation amie et alliée.

Par les dépêches on savait que le meilleur accueil avait été fait à Saint-Petersbourg et à Moscou aux sénateurs et députés français. Mais il importait de connaître les impressions rapportées par la délégation parlementaire française. Un journaliste a vu M. d'Estournelles de Constant et lui a demandé de vouloir se laisser interviewer à l'intention des lecteurs. Le plus aimablement du monde — M. d'Estournelles de Constant n'est-il pas l'homme le plus accueillant que l'on connaisse? — il a déclaré: — Nous revenons profondément émus de la réception fraternelle dont nous avons été l'objet de la part du peuple russe et de nos collègues du Parlement. Ce qui nous paraît également de très bon augure, c'est que loin d'être indifférents ou hostiles à notre manifestation interparlementaire, comme certains le prétendaient, les pouvoirs publics de Russie s'y sont montrés très favorables, à commencer par le tsar dont l'accueil a été particulièrement cordial pour chacun de nous, le président du Conseil, le ministre des Affaires étrangères, etc. A notre manifestation unanime d'amitié française pour la Russie parlementaire une manifestation d'amitié russe a répondu également sans distinction d'origine ni d'opinion. Nous avons été heureux de faire la connaissance personnelle de nos collègues de la Douma. Plusieurs d'entre eux sont des orateurs de grand talent, même

en français: Maklakoff, Broussard, Korolewsky, etc. Comment, du reste, s'étonner qu'un pays soit brillamment représenté au Parlement, quand, parmi ses auteurs, ses penseurs, ses artistes, il compte des hommes comme Tolstoï, Dostolewsky, Pouchkine, Tourguenew, Gogol, Rimsky-Korsakoff, etc. des hommes dont les noms sont célèbres et dont les œuvres sont connues dans le monde entier. La Russie est au début seulement de son développement. Elle réserve au monde et à la civilisation de grandes surprises et de grands services. Toutes ses aspirations vont vers la justice et le progrès. Aux impatiens qui nous demandent de réaliser le jour au lendemain toutes ces espérances nous n'opposons aucune protestation, car il est nécessaire qu'il y ait des impatientes pour stimuler le monde. Mais nous rapportons des impressions de confiance dépassant de beaucoup notre attente.

An point de vue économique, je n'avais pas vu la Russie depuis trente ans. Les changements sont immenses; nous pouvons suivre les chemins de fer russes sous bien des rapports. Nous avons visité, à Moscou, des usines, russes ou françaises, qui sont de véritables modèles. L'université de Moscou compte dix mille étudiants. Ils nous ont reçus avec un seul cœur et d'un tel élan qu'il nous était impossible de maîtriser notre émotion. Des payannes se sont cotées kopeck par kopeck pour nous apporter d'un village distant de plus de cent kilomètres leur souscription pour nos inondés. Quelle démonstration plus éloquente à la fois de l'éducation et des sentiments de reconnaissance et d'amitié qu'inspire la France dans des régions aussi lointaines?

— Un qui, au point de vue français, est le plus reconfortant et en même temps le plus impressionnant dans ces visites parlementaires, c'est qu'elles nous montrent dans notre vrai jour. Si divisés dans nos affaires intérieures, nous ne faisons qu'un en face de l'étranger. Et ce n'est pas, croyez-le bien, une convention, c'est notre tempérament. En réalité, notre délégation formait une famille, et, j'ose dire, une bonne famille, dont le passage a constitué peut-être la plus éloquente leçon de choses en faveur du régime parlementaire systématiquement décrié dans tous les pays.

LE CRISTAL-PALACE.

Aller à Londres sans pousser jusqu'à Sydenham, c'était jadis se déconsidérer et manquer son voyage. Nos frères parlant avec respect de ce Cristal-Palace, qui avait abrité en 1854 la première grande Exposition, et qui, vingt ans après, offrait encore mille curiosités. Depuis longtemps, personne n'y va plus ou si quelque étranger naïf s'y aventure, sur la foi d'un guide trompeur, il se jure bien de n'y jamais retourner. A côté de rares collections un peu intéressantes, il n'a vu qu'un ramassis d'objets de bric et de mac, une salle de musique, dédiée à Handel, dont l'aspect extérieur est celui d'un gazomètre. Aussi, après avoir langui depuis un quart de siècle, le Cristal-Palace se trouve-t-il, ou à peu près, en état de faillite. Si on le démolit, personne ne regrettera sa carcasse délabrée. Cette immense cage de fer et de vitres passait jadis pour un prodige de hardiesse; ce qu'on a vu depuis l'a rendue fort banale. Mais ses vastes jardins ont gardé de la beauté et ce serait grand dommage de les voir envahir

par la mer de maisons qui déborde de Londres. Ils couvrent une centaine d'hectares; c'est un bel "espace libre" et un copieux "réservoir d'air". Pour les sauveurs, il est question de proposer au Parlement un projet de loi qui ferait entrer dans le conseil d'administration plusieurs représentants de l'Etat et qui, moyennant ce contrôle, accorderait à la Compagnie une avance de 75,000 livres au taux de 3 1/2 %. La Société pourrait alors réparer son palais, entretenir ses jardins et y créer des attractions nouvelles. Mais, pour payer l'intérêt de cet emprunt, il faut faire des recettes et l'on ne peut guère en espérer que le dimanche. Le piétisme anglais permettra-t-il au Cristal-Palace d'avoir, le jour du Seigneur, des tournées payantes? Toute la question est là.

Le cinématographe.

Parmi les nombreux amateurs de spectacles cinématographiques, bien peu se représentent le temps, le travail et l'argent qu'exige la confection d'un film. Un film moyen, écrit le "Daily Mail", a 600 pieds de long et contient 17 images par pied. En le déroulant à la vitesse d'un pied par seconde, on prend en dix minutes plus de 10,000 mouvements. La préparation des scènes à reproduire est ce qui demande le plus de soins et de dépense. Car si un certain nombre de films sont photographiés directement sur nature, il faut bien avouer, au risque de détruire l'illusion des nuits, que la plupart sont faits de chic et composés de toutes pièces: on ne voit pas d'ailleurs qu'il en puisse être autrement pour les sujets d'histoire ou "d'art". A Londres, chaque maison cinématographique possède une sorte de théâtre spécialement machiné, dont la troupe comprend des centaines d'acteurs. Une Compagnie éditée récemment une série de tableaux représentant la vie de Néron. Plus de 400 personnages furent employés à ces scènes. Les photographes furent priés en Italie. Pour l'incendie de Rome, on construisit des maisons cubiques à l'échelle normale. Le travail dura six mois et coûta 800 livres, 20,000 fr. "Le public n'a aucune idée, disait un manager, de la peine que nous nous donnons. Voyez notre dernière "picture". Un jour avec les Boy Scouts, avant de commencer, nous avons dû nous adresser au "scoutmaster" pour être mis en rapport avec les Scouts (sorte de pompiers-sauveteurs). Il nous a fallu demander au School Board l'autorisation de faire sortir les Boys de leur école. Les premières fois, le temps était mauvais, la lumière insuffisante: tout a été à refaire. Nous avons arrangé une scène d'incendie et de sauvetage, pour laquelle nous avons construit des maisons et un coin de village auxquels on a mis le feu: Les "pictures" achevées, il reste à faire un choix, supprimer toutes celles qui sont médiocres, ennuieuses ou peu intelligibles et à intercaler des scènes intermédiaires pour aider à comprendre les autres. C'est tout un art, Monsieur. Nous donnons une livre et un shilling à quiconque nous apporte un sujet. Mais, parmi nos collaborateurs volontaires, il en est peu qui aient de bonnes idées".

Le progrès au Japon

On peut affirmer que les Japonais sont à la tête du monde pour l'organisation des chemins de fer. Leurs wagons-restaurants de troisième classe sont des plus confortables. Devant chacune des rangées de fenêtres se trouve une longue table polie devant laquelle se trouvent vingt chaises sur pivot fort commodes, si bien que les convives se trouvent dos à dos et dans l'intervalle se trouve un large couloir où peuvent circuler les garçons. Un excellent dîner japonais est servi pour 65 centimes. Il s'agit ici d'un train express de 3e classe, qui fait le service chaque mois entre Kobé et Tokio. Ce train ne contient que des wagons de 3e classe, ce qui ne l'empêche pas d'aller à la même vitesse que les trains de 1re et 2e classes, et est spécialement établi pour le transport rapide des voyageurs des deux villes. Grâce au tarif mobile qui est en vigueur au Japon, un voyage de 600 kilomètres (distance approximative des deux villes), dans ce train, ne revient pas à plus de 11 fr. 50. Ce moyen de communication est autant que possible tenu secret par les étrangers et aucun guide n'en fait mention.

table polie devant laquelle se trouvent vingt chaises sur pivot fort commodes, si bien que les convives se trouvent dos à dos et dans l'intervalle se trouve un large couloir où peuvent circuler les garçons. Un excellent dîner japonais est servi pour 65 centimes. Il s'agit ici d'un train express de 3e classe, qui fait le service chaque mois entre Kobé et Tokio. Ce train ne contient que des wagons de 3e classe, ce qui ne l'empêche pas d'aller à la même vitesse que les trains de 1re et 2e classes, et est spécialement établi pour le transport rapide des voyageurs des deux villes. Grâce au tarif mobile qui est en vigueur au Japon, un voyage de 600 kilomètres (distance approximative des deux villes), dans ce train, ne revient pas à plus de 11 fr. 50. Ce moyen de communication est autant que possible tenu secret par les étrangers et aucun guide n'en fait mention.

Les Enthousiasmes de la Malibran.

Au lendemain des Journées de Juillet, la Malibran, qui était à Worwich, écrivait à un de ses amis le billet suivant qu'apparaît toute l'ardeur généreuse que Musset devait chanter: Je suis contente, fière, glorieuse, vaine au dernier point d'appartenir aux Français. (Elle était née à Paris.) Vous pleurez d'avoir été absent? Il n'y a pas de jour que je ne sois désolée moi, femme, de n'avoir un œil ou une jambe cassée dans la mêlée de cette cause de l'Art. Or! N'est-ce pas le vrai âge d'or que de se révolter pour sa liberté et de rejeter, en même temps, l'apparence même d'une usurpation sur le bien des autres peuples? Je vous assure qu'on pensait à Paris, je sens mon âme s'élever! Croyez-vous que des soldats armés de fusils seraient parvenus à empêcher de crier: "Vive la Liberté." On me dit que tout n'est pas encore tranquille en France, écrivez le moi. J'irai. Je veux partager le sort de mes frères. Le charité bien ordonnée commence par soi-même, eh bien, les autres sont mon soi-même. "Vive la France!" La Malibran eut une autre occasion de chanter les louanges de la liberté, et elle le fit avec un peu plus d'ardeur que de coutume. En 1834, au moment de la rupture de son premier mariage, elle écrivait au même correspondant: Je suis la plus heureuse des femmes. L'idée de changer de nom me fait tant de bien. Ma santé est parfaite et quant à ma fatigue de théâtre, c'est pour moi un "corset". Ma voix est "stentorienne", mon corps "falstaffique", mon appétit "cannibalesque".

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er MARS 1910. I.— La Faiblesse Humaine, deuxième partie, par M. Paul Marguerite. II.— Le Roi et la Reine de Naples (1808-1812).—III. La Crise de 1811. —La Reine Ambassadrice, par M. Albert Vandal, de l'Académie Française. III.— Cinquante Ans de Règne.—Le Monténégro et son Prince, par M. René Pinon. IV.— La Mort de Talleyrand, par l'abbé F. Dupanloup. V.— La Crue de la Seine et la Géologie Hydrologique, par M. Stanislas Meunier. VI.— La Transformation de la Chigè.—I. Les Origines du Mouvement Réformiste.—Les Edits Impériaux et leurs Résultats, par M. Rouire. VII.— Un Siècle d'Art Français à Berlin, par M. Louis Gillet. VIII.— Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie Française. IX.— Bulletin Bibliographique.

Comme on nous voit en France.

Les Canadiens-Français appréciés par les maîtres de la pensée française—académiciens, membres de l'Institut, évêques, députés, journalistes, etc.

Nous avons une bonne nouvelle à annoncer à nos lecteurs. C'est même à cause de cela que nous avons retardé de huit jours la publication de ce numéro. C'est que nous commencerons avec le premier numéro de notre troisième année (mais) une enquête sur l'opinion générale que l'on a, en France, des Canadiens-Français. Cette enquête, préparée de longue main est déjà assurée d'un succès complet: c'est un groupement d'idées, de sympathies qui, à part le charme littéraire dû aux meilleures plumes et aux plus grands noms de France, offrira aux lecteurs de la Revue, un intérêt de nouveauté et d'étude que pas un autre sujet n'aurait pu promettre. Nous passons aux détails. Le 27 janvier M. J. A. Lefebvre, de la "Revue", posait à un certain nombre de littérateurs français, académiciens, membres de l'Institut, économistes, députés, journalistes, membres de l'épiscopat, etc., la question suivante: "Il y a dans l'Amérique du Nord, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, 3,500,000 (ils n'étaient que 63,000 en 1763) Canadiens-Français. Voulez-vous sur réception de cette lettre, dire, en quelques lignes, à la "Revue Franco-Américaine, ce que vous connaissez et pensez de cette "France d'outre-mer?"

GRESCENT.

Les joyeux ministres de George Primrose font chaque jour salle comble au Crescent, et sont très applaudis. Matinée demain. La grève à Philadelphie. Philadelphie, 13 mars.—Les directeurs de la Rapid Transit Company ont tenu hier dans la soirée une conférence avec les membres du Comité de l'Union centrale du travail et les représentants de l'Union des Employés de Tramways. C'est la première fois depuis le commencement de la grève que les directeurs consentent à entrer en discussion directement avec les représentants des grévistes, et l'on en déduit qu'une entente ne tardera pas à intervenir sur des bases favorables. A l'issue de cette conférence M. Mahon, président de l'Union des employés de tramways, a fait la déclaration suivante: "Nous avons discuté la situation générale sans poser les bases d'une entente, mais il a été suggéré que les deux parties étudient à fond la question avec l'idée bien arrêtée d'en arriver à un règlement quelconque. La discussion a été très cordiale de part et d'autre et nous nous sommes séparés sur les meilleurs sentiments." On espère qu'une nouvelle conférence sera convoquée avant la fin de la semaine et que les bases d'une entente définitive seront posées.

THEATRES.

ORPHEUM. L'intéressant programme de vaudeville de l'Orpheum est joué par de très bons artistes auxquels le public ne ménage pas ses applaudissements. La salle est archi-comble aux deux représentations de chaque jour. TULANE. Les succès de W. H. Crane dans "Father and the Boys" l'une des meilleures comédies de George Ade, s'accroît à chaque représentation. Matinée à prix populaires aujourd'hui.

GUTIGURA GUERIT DEUX FRERES

Visage de l'Un Avait une Eruption Irritante—Sa Vue était Affectée—L'Autre Entièrement Couvert en Un Seul Jour d'Humeur Uclérée, Irritante—Epuissant

TORTURE DE LA PEAU CEDE A TRAITEMENT FACILE

"En 1907 j'eus le visage couvert d'une masse de plaies irritantes qui finirent par m'affoquer la vue. J'eus aussi des résultats horribles: ma peau se couvrit de plaies, ma vue se perdit, etc."



Je me servais de l'Onguent Cuticura pendant environ six semaines, après avoir bien lavé les plaies avec le Savon Cuticura. Ma figure est parfaitement bien maintenant grâce aux Remèdes Cuticura. J'en parlerai toujours comme d'un des plus grands bienfaits que j'aie pu connaître. Les milliers de gens qui souffrent: Arthur D. Gridley, 532 Rue Dean, Brooklyn, N. Y. 9 Avril, 1909. "Au milieu de la nuit du 30 Mars je me réveillai avec une démangeaison insupportable aux mains que j'enlevais par arraches au point que j'en saignais. Le lendemain matin, et pendant la journée elle s'étendit sur tout mon corps. J'étais rouge et au vu de la tête aux pieds et je souffrais atrocement et sans cesse de la démangeaison. Je n'avais ni le courage, ni le temps de me lever. Je me couchai et pendant la nuit elle se calma un peu. Le lendemain matin, j'étais redevenu comme d'habitude. Je continuai l'usage du Savon Cuticura et de l'Onguent et pendant la journée la démangeaison cessa entièrement. Frank Gridley, 325 E. Rue 43ème, Ville de New York, 27 Avril, 1909. Potter Drug & Chem. Corp., Sole Proprietors, 123 Chatham St., Boston, Mass. Distributeurs Cuticura, expédient gratis.

GRESCENT.

Les joyeux ministres de George Primrose font chaque jour salle comble au Crescent, et sont très applaudis. Matinée demain.

La grève à Philadelphie.

Philadelphie, 13 mars.—Les directeurs de la Rapid Transit Company ont tenu hier dans la soirée une conférence avec les membres du Comité de l'Union centrale du travail et les représentants de l'Union des Employés de Tramways. C'est la première fois depuis le commencement de la grève que les directeurs consentent à entrer en discussion directement avec les représentants des grévistes, et l'on en déduit qu'une entente ne tardera pas à intervenir sur des bases favorables. A l'issue de cette conférence M. Mahon, président de l'Union des employés de tramways, a fait la déclaration suivante: "Nous avons discuté la situation générale sans poser les bases d'une entente, mais il a été suggéré que les deux parties étudient à fond la question avec l'idée bien arrêtée d'en arriver à un règlement quelconque. La discussion a été très cordiale de part et d'autre et nous nous sommes séparés sur les meilleurs sentiments." On espère qu'une nouvelle conférence sera convoquée avant la fin de la semaine et que les bases d'une entente définitive seront posées.

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O. N° 123 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL QUATRIEME PARTIE

VIE PERDUE! XIV LE CHATIMENT (Suite.)

Crépinet répondit durement: —D'assister à un spectacle qui va faire du bruit dans le pays.

—Comment? —On a trouvé un homme mort ou a peu près un carrefour de l'avenue d'Angleville. —Qui l'a dit? —Je l'ai vu. —Toi! —Comme vous étiez resté là-bas, je m'étais dit qu'avec vos fleurs ou vos épées dans le fourreau de serge, vous deviez avoir des intentions.... que je ne m'expliquais pas.... Alors par curiosité je suis retourné d'où je venais.... et j'ai vu les gens de la Base-Oour relever ce malheureux M. Tavernier. —Oh est-il? —A la ferme, sur un lit, sans connaissance.... —Il y a un médecin? —Le docteur Bernay, mais ce n'est pas lui qui portera l'empêcher d'avoir reçu un coup terrible dans le ventre.... un mauvais coup, monsieur! —Georges Dufresne ne répliqua rien. —Le ton du bossu était indigné, presque méprisant! Son maître voulait se lever. Le docteur lui arracha un gémissement. —Vous êtes blessé? dit Crépinet. —Oui. —Je le savais. —Toi! —Autant tout vous dire.... J'étais sur le terrain, couché dans un massif de plantes vertes. J'étais assis sans bruit. Habitude

de braconner. J'aurais voulu me taire, mais je ne peux pas. Il faut que vous sachiez la vérité. J'ai tout vu, M. Tavernier qui venait à votre secours et le coup que vous lui avez donné!... Vrai, je ne veux pas cher, mais je n'en aurais pas fait autant, non, en vérité, quand on m'aurait donné la fortune des Angevilles! Le meurtrier ne répliqua rien. Il ordonna simplement: —Ouvre-moi la porte. Crépinet obéit. Dufresne dit encore: —Aide-moi à monter dans ma chambre. Ce fut une opération difficile. Malgré son indomptable énergie, le blessé ne pouvait faire un pas sans grincer des dents et étouffer un cri. La chair pantelante se révolta contre l'effort qui lui était imposé. Sa plaie, pour n'être pas mortelle, était profonde et douloureuse. Enfin, il arriva à sa chambre et s'affaissa lourdement sur un fauteuil. Alors il ordonna à Crépinet: —Assieds-toi et attends. De sa main gauche il continuait à comprimer sa poitrine. De l'autre, il prit un pistolet, l'arma et le posa à côté de lui. Le docteur, au lieu de s'asseoir, fit un pas vers la porte. Il blémait de peur. Son maître eut un sourire de pitié.

—Ne crains rien, dit-il; pour tuer un homme, il faut une raison. Je n'en ai pas contre toi et cependant tu dois m'avoir trahi, mais que m'importe, puisque je viens de me condamner moi-même.... Il montra le pistolet du doigt. —Ce n'est pas pour toi qu'il est ici, c'est pour moi! Donne-moi une plume, du papier et de l'encre. Le bossu obéit. Georges Dufresne écrivit sous ses yeux en lui disant: —Regarde! —Ceci est mon testament. "Je donne à Suzanne Audeval, qui m'a fait l'honneur d'être l'épouse indigne de m'accorder sa main, tous mes biens meubles et immeubles sans aucune exception. A la seule charge de verser à Lazare Crépinet, mon domestique, une somme de douze mille francs, nette de tous frais. "Je lui donne ces biens en réparation du mal que je lui ai fait et que je le supplie de me pardonner. "Une folle passion m'a égaré et entraîné à l'abîme où je tombe. "J'ai commis des crimes et je vais les expier. "Fait à l'Orfrassière, écrit, daté et signé de ma main, le vingt-trois février mil huit cent quatre-vingt-seize, à dix heures du soir, en pleine raison, avec la vision d'un passé que je regrette, d'un présent qui m'écraie et d'un ave-

nir qui m'épouvante. "GEORGES DUFRESNE." Il plia le papier, le mit sous enveloppe et inscrivit: "A Suzanne Audeval." Il le remit à Crépinet en lui disant: —Tu as la... —Oui, monsieur. —Alors, tu sais?... —Oui, monsieur. —Demain tu le porteras à la Coudrale. —Bien, monsieur. —Tu remettras en même temps ceci. Il prit dans un tiroir la liasse de cent mille francs de billets qu'il avait touchés la veille à Paris et toutes ces qui lui restait de valeurs et d'argent, et il fixa le bossu en lui demandant: —Tu rempliras ta mission? —Oui, monsieur. —Loyalement? —Monsieur peut être tranquille. —Et maintenant, va-t'en. —Monsieur veut rester seul? —Oui. —C'est que monsieur me paraît n'avoir pas de bonnes intentions. —Pour qui? —Pour lui-même. Georges Dufresne sourit amèrement. —Penses-tu que la justice en aurait de meilleures? dit-il. Et comme Crépinet ne trouvait rien à répondre, il reprit:

—J'ai été avengé; j'étais fou!... Pendant des mois, j'ai été le jouet d'un mauvais rêve! Pourquoi ai-je renoué cette femme sur mes pas?... Enfin le vin est tiré, il faut le boire.... La coupe est pleine et débordante! Va-t'en, rentre chez toi et qui que tu entendes ou que tu vois, ne viens pas de me caser là. Et pas un mot!... Pas un cri! Crépinet ouvrait la bouche pour protester. Dufresne l'arrêta d'un geste et répéta: —Va-t'en et adieu! Et alors il resta seul. L'instant de l'expiation était venu pour lui. Encore quelques moments, quelques heures peut-être et il entendrait à sa porte un tonnerre d'hommes qui frapperait et ce cri retentirait à ses oreilles: —Au nom de la loi, ouvrez! La nuit seule le protégeait sans doute. Déjà son dernier crime était connu. Crépinet, interrogé, ne pourrait pas dire ce qu'il avait vu, l'odieuse drame auquel il avait assisté. Il dirait l'accusation du blessé frappé à l'abîme: —Assassin!

Il n'avait qu'un moyen d'y échapper. Un seul! La faité même lui était interdite par sa blessure. Que lui fallait-il? Une minute de courage. Il regarda d'un œil tranquille le pistolet placé à portée de sa main. Mais il voulait plus, une fin grandiose, terrifiante, de nature à frapper l'imagination de ceux qui le connaissaient. Il se traîna de nouveau, en étouffant un cri à chaque pas, jusqu'à un rez-de-chaussée de sa maison. Il tira les verroux de l'intérieur, il ferma les volets; il se barricada en un mot comme s'il eût dû soutenir un siège, et quand il eut entassé les meubles les uns sur les autres, les chaises de paille de la cuisine sur les tables de salon, tout ce qui pouvait servir d'aliment au brasier, il approcha de son bras l'étonnelle qui devait allumer l'incendie. Alors voici ce qui se passa. Le bossu, effrayé par les paroliers de son maître, n'était resté chez lui dans sa mansarde des communs que pour en ressortir à l'instant. Une violente inquiétude mêlée de curiosité l'agitait. Il errait dans les jardins en se demandant ce qu'il devait faire. Il compréhant à demi les sinistres intentions de son maître, mais d'abord le Hibouière n'a-